

Jean-Michel Bellot

Salut l'Artiste !

Un numéro entier de notre bulletin ne suffirait pas pour présenter Jean-Michel Bellot. Pour dire ce qu'il est, ce qu'il représente dans le contexte social actuel, ce qu'il symbolise. Par conséquent, ce n'est qu'un portrait rapide, tracé à larges traits, que nous ferons de celui qui, parvenu au sommet de son art, a pris la décision de se retirer de la compétition.

Pressé par ses amis, reviendra-t-il sur sa décision ? Reprendra-t-il, en vue des Jeux de 1984, le chemin des sautoirs ? Ce n'est pas exclu, mais ce ne serait pas ce qu'il ferait de mieux car on garde d'un champion le souvenir que l'on a de lui dans les derniers instants de sa carrière. Retiré après son grand Chelem des Jeux de 1968, Jean-Claude Killy reste, pour le restant de ses jours, auréolé de sa gloire, alors que ceux qui s'accrochent voit celle-ci s'amenuiser au fil de leur décrépitude.

Jean-Michel Bellot n'a pas voulu de cela et il a raison. Un stade n'est pas le musée de l'homme. C'est un hymne à la joie qui ne supporte pas les fausses notes !

Qui est Jean-Michel Bellot ? Il faut remonter à l'hiver 1968-1969 pour voir apparaître, sur le stade de Colombes, un jeune gars d'une quinzaine d'années, mais qui en paraît deux ou trois de moins tant il est du genre chat maigre. Comment est-il là ? Le plus simplement du monde. Il habite l'un des grands immeubles situés en face du stade, il a des copains qui y vont le jeudi, dans l'une des écoles de sport ouvertes par le Racing aux jeunes du quartier et il les a suivis.

Au début, il voulait courir. Mais M. Beaufile qui s'occupait des jeunes, n'a pas vu en lui un Boxberger en puissance car, pour ce blondinet fluette, un 600 m était déjà difficile à digérer. Par contre, ce gringalet aux mollets de rouge-gorge était en admiration devant les sauteurs à la perche qui, à cette époque, étaient Caimi, Ouvaroff, Poussard, déjà dirigés par Jean-claude Perrin.

- « Tout le monde s'est moqué de moi quand j'ai proposé à Jean-Michel de sauter », rappelle Perrin. On me disait : « Tu vas le casser, tu vas en faire du petit bois, tu ne vois pas que la perche est plus grosse que lui ? ». Je leur répondais : « Vous n'avez pas vu le regard de ce gosse, il y a du feu dans lui. C'est certainement un passionné et s'il se lance dans le saut à la perche il nous épatera tous parce que c'est un garçon qui ne fait pas les choses à moitié ! »

Exprimé en 1968, ce jugement du « coach » Perrin, comme ses élèves l'appellent affectueusement, est toujours valable. En treize ans de carrière Jean-Michel n'a, en effet, jamais fait les choses à moitié. Que ce soit au plan de sa vie professionnelle, de sa carrière sportive ou de sa vie privée. Ambitieux dans le bon sens du terme, plus exactement perfectionniste parce qu'il veut toujours aller plus loin, toujours en

savoir plus, toujours découvrir, il n'a cependant jamais cessé d'être lucide, tant dans la réussite que dans l'échec. Il a toujours vu juste, et rien ne l'irrite davantage que l'excès, dans un sens ou dans l'autre. Ce qui, par extension, le conduit à concevoir le plus profond mépris pour les tricheurs. Depuis les dopés jusqu'aux maîtres-chanteurs qui jouent la chansonnette aux organisateurs de meetings au moment de passer à l'action.

Ce sens inné de la mesure lui a valu parfois d'être mal jugé par des observateurs superficiels. Attachant un prix considérable à sa liberté, qu'elle soit physique ou morale, Jean-Michel a été classé parmi les indépendants, les marginaux, les mal dans leur peau, alors que les réalités contredisent cette opinion fondée sur des réactions tout à fait justifiées. Oui, il est sarcastique quand on lui pose des questions idiotes. Oui, il n'envoie pas dire ce qu'il a à dire, fût-ce à un grand de ce monde dont il aurait à se plaindre.



Liberté...

Le lendemain de son record de France à 5,46 m, il a refusé de passer à la télé et dans une émission de radio. Bêcheur ? Absolument pas. Il avait projeté de passer la journée avec des copains et ne voulait pas leur faire faux-bond sous prétexte qu'il avait battu le record de France du saut à la perche. Pour lui la vie continuait et ce n'était pas un record qui allait lui faire renoncer à son programme.

Il lui est même arrivé de décliner une sélection pour rester maître de son temps, de

ses loisirs, de sa soif de découverte du monde, car il avait décidé, une fois pour toutes, et depuis longtemps, que la renommée sportive ne franchirait jamais les frontières de sa vie privée. Il y a le sport d'un côté, avec ses impératifs et, de l'autre, tout ce qu'il aime : la famille, les copains, jouer de la guitare, démonter un moteur de bagnole, en un mot comme en cent, être libre.

On a dit et écrit de lui qu'il était l'anti-vedette. Quand on sait sous quelles fourches Caudines il faut passer pour devenir « vedette » du show-biz, c'est un compliment qu'on lui fait car il n'est pas du genre à faire des courbettes ou à aller tirer des sonnettes pour que l'on parle de lui. Les compliments, il se les adresse à lui-même, dans sa tête, s'il s'en juge digne au terme d'un bon concours. A contrario, il n'est pas de critique plus sévère que lui, à son propre égard, les jours où les choses n'ont pas tourné rond. Par conséquent, peu lui importe que, quelquefois, l'opinion des observateurs ne soit pas synchrone avec la sienne pour ce qui concerne un résultat ou une performance qu'il a obtenu ou réalisée.

Comme tout athlète en connaît au cours d'une carrière, Jean-Michel Bellot a eu des passages à vide. Or, paradoxalement, c'est pendant les périodes « sans » que l'on juge le mieux un sportif. Que l'on peut mesurer sa force de caractère, la solidité de ses qualités morales.

En ski, c'est après la première grosse « gamelle » que l'on sait ce qu'un gars a dans le ventre. S'il prend le dessus, c'est un vrai champion. S'il garde de l'appréhension, sa carrière aura été stoppée net au jour de son accident parce qu'il y aura toujours, dans les passages critiques, le petit coup de carres en trop qui coûte les centièmes de secondes qui le sépareront désormais toujours du vainqueur. Le coup de carres intempestif du skieur, c'est l'imperceptible petit temps de retard au moment de se laisser arracher du sol par la perche, c'est le millième de seconde de contraction qui bloque les muscles au moment de faire l'homme-serpent autour de la barre quand on la frôle.

Or, Jean-Michel a connu tout cela, depuis les plus grosses gamelles jusqu'aux passages à vide dont on ne décèle pas la cause et qui bouleversent une saison entière. Mais jamais, au grand jamais, il ne s'est laissé aller au découragement. Dire qu'il était gracieux pendant ces périodes-là serait très excessif, mais on sentait tellement d'impatience dans sa hargne ou dans ses réponses à l'emporte-pièce lancées à ceux qui lui posaient des questions maladroitement qu'il en était attendrissant. D'autant que, dans la coulisse, Jean-Claude Perrin ne se faisait pas faute de lui remonter la mécanique.

En vérité, Perrin c'est le Bonnet de l'athlétisme. Aussi clairvoyant, aussi efficace, aussi exigeant que pouvait l'être le patron des skieurs français de l'époque dorée. Aussi jaloué également, ce qui est bon signe car, comme le disait Talleyrand, on mesure la valeur d'un homme à la qualité de ses ennemis.

Le dernier coup dur de Jean-Michel a été Athènes. En premier lieu pour ne pas avoir pu entrer dans le concours proprement dit, mais surtout parce qu'il n'a pas compris ce qui lui est arrivé. Magnifiquement préparé, en grande forme physique, bien au point au plan technique, pourvu d'un bon matériel et armé d'un moral de fer, il avait tout pour devenir champion d'Europe. Et voilà qu'il n'a pas trouvé le bon bouton pour passer une barre qu'il aurait été capable de franchir tous les matins au réveil, les yeux encore pleins de sommeil. C'est rageant, comme tout ce qui est injuste, car ce fut, effectivement, une injustice, dont il n'a eu de cesse de lever l'hypothèque dans les jours qui suivirent les Championnats d'Europe, puis en devenant, cette année, le n°1 mondial, au même rang que l'américain Dave Volz, que nous présentons dans les pages qui suivent.

Le Bellot new-look

L'adolescent irrespectueux des valeurs conventionnelles a évolué, certes, mais il est resté spontané, lucide, généreux, ouvert sur tout ce qui est de nature à améliorer la condition humaine. Lui confier le rôle de courroie de transmission entre les athlètes et les pouvoirs publics de tutelle, plus exactement les bureaucrates des pouvoirs publics, a été une idée de génie. Dans un monde politique où l'on n'accorde de valeur qu'à tout ce qui porte l'estampille d'un parti, d'un groupe, d'une idéologie, sa spontanéité, son objectivité et sa sainte horreur de l'hypocrisie l'ont dispensé de ce Sésame. De sorte que son action a pu être positive dans le sens qu'il souhaitait, c'est-à-dire donner aux athlètes de haut niveau un statut d'hommes et non d'assistés. Il en avait assez de voir proliférer un petit noyau d'athlètes prêts à faire la manche pour grappiller quelques billets de plus pendant leur carrière sans se préoccuper de leur avenir et se condamnant eux-mêmes à devenir un jour des chevaliers sans armures, vulnérables aux moindres coups d'une époque impitoyable. Poussant plus loin sa connaissance de ses semblables, Jean-Michel a formulé le désir de devenir journaliste. Il a tous les atouts en main pour réussir dans cette branche, mais il lui faudra, préalablement, prendre quelques leçons de patinage sur peaux de bananes car le journalisme c'est comme les vacances. Tant que l'on n'est que de passage quelque part, tout le monde est aimable, cordial, amical, copain-copain. Mais si l'on s'y installe pour y vivre et y travailler, portes et visages se ferment.

Alors, si un vieux du journalisme peut donner un conseil à un jeune qui fait le grand plongeon dans le plus beau métier du monde, il faudra que Jean-Michel inscrive, au-dessus de sa table de travail, ce précepte de La Fontaine : « L'homme est de glace aux compliments, de feu à la critique ! »

Bon courage Jean-Michel.

Salut l'ami...

Roger Debaye